

Allocution de M. Golvin

Cher monsieur Canard,

Si j'ai accepté d'emblée, et à coup sûr bien inconsidérément de prendre la parole aujourd'hui, c'est que cette circonstance va me permettre de vous dire publiquement toute l'admiration profonde et sincère que j'éprouve à votre égard, à l'égard du savant éminent, de l'homme si séduisant que vous savez être, à l'égard également du collègue courtois, affable, toujours souriant, toujours enclin à l'indulgence, si jeune d'allure et d'esprit que, sans l'incroyable sablier universitaire, nul d'entre nous n'aurait certes deviné que votre temps était révolu.

Hier Georges Marçais, aujourd'hui Marius Canard, comment ces deux départs consécutifs ne jetteraient-ils pas le désarroi dans notre cercle universitaire déjà si éprouvé par tant de départs d'anciens ? Comment n'engendreraient-ils pas une certaine angoisse dans l'âme de ceux qui ont la lourde tâche de prendre la relève ? Eh quoi ! nouveaux arrivés dans cette Faculté si pleine du souvenir de tant d'éminents prédécesseurs, serions-nous donc déjà promus au rang d'anciens ? Je mesure, pour ma part, l'immense hiatus qui nous sépare de ceux qui s'en vont aujourd'hui... Certes, une culture comme la vôtre, M. Canard, ne saurait s'improviser en quelques années, elle est le fruit d'une vie de labeur acharné, de lectures assidues, de longues veillées sur des textes ingrats, d'une recherche opiniâtre, rigoureuse, servie par des moyens exceptionnels...

D'origine morvandelle, vous êtes pour moi presque un « pays » puisque vous êtes né le 26 décembre 1888 à Dracy-Saint-Loup, petit village où votre père exerçait les fonctions d'instituteur. Je n'ai hélas que cela de commun avec vous !. Très jeune vous vous révélez un brillant élève au collège d'Autun, où planait, où plane encore sans doute le souvenir d'un petit élève malingre, ombrageux, déjà très orgueilleux, Napoléone Buonaparte en lequel Napoléon ne perceait évidemment pas encore; mais votre vocation vous conduisait sur une toute autre voie ; pour vous, les études secondaires terminées, ce fut Louis-le-Grand, la Khagne, la licence de Lettres, puis, sur la même lancée, alors que vous étiez à Lyon, l'agrégation de grammaire. Mais déjà vous vous sentiez attiré vers les langues étrangères, vous possédiez une solide connaissance de l'allemand et vous fréquentiez quelques cours d'un professeur d'arabe avec lequel vous deviez, par la suite, vous lier d'amitié : Gaston Wiet actuellement

AIÉO XX
(1962)

Professeur au Collège de France. Votre agrégation obtenue, vous étiez nommé en 1913, professeur au lycée de Toulon. Mais la guerre éclatait et dès Août 1914, vous partiez pour la grande aventure, abandonnant vos chères études. Est-ce en raison de vos brillantes qualités de cavalier acquises tout jeune à l'école de cavalerie d'Autun, que vous fûtes incorporé au 16^e Régiment de chasseurs ?... Du cheval, vous deviez en faire beaucoup durant ces longues années, mais vous deviez aussi connaître la vie des tranchées en Lorraine, en Champagne, dans la Somme, et le chasseur de 2^e Classe devait accéder rapidement au grade de sous-officier, puis d'officier. Volontaire pour servir dans les Corps-Francis, sollicitant les missions les plus périlleuses, votre conduite vous valu deux citations, l'une à l'ordre de la division, l'autre à l'ordre du Corps d'armée, et la croix de guerre avec étoile d'argent, puis la croix de guerre O.C.A... La guerre terminée (pour quelques années puisque vous deviez être mobilisé à nouveau en 1939), vous étiez nommé sur votre demande professeur au Maroc où vous attirèrent vos goûts d'orientaliste. Vous décidiez alors d'apprendre sérieusement l'arabe et, nommé professeur au lycée du Parc à Lyon, vous alliez suivre à nouveau avec assiduité les cours de Gaston Wiet. Vos progrès rapides dans cette langue difficile vous conduisirent bientôt à l'École des Langues Orientales de Paris d'où vous deviez sortir diplômé en 1924. Votre vocation se dessinait alors définitivement ; elle allait s'affirmer à Tunis où vous avez eu alors la chance de bénéficier des conseils si précieux de l'inoubliable William Marçais. Enfin en 1927, vous étiez nommé à la Faculté des Lettres d'Alger où allait se dérouler tout le reste de votre carrière. Toujours assoiffé d'apprendre, ne reculant devant aucune difficulté, vous abordiez seul, avec l'aide d'une grammaire et d'un dictionnaire, l'étude du russe, décidé à pénétrer l'œuvre de Vassiliev, le grand spécialiste de Byzance, sans l'aide de personne. Là encore, vos dons extraordinaires devaient vous permettre d'assimiler de solides connaissances d'une langue si éloignée de la nôtre et de perfectionner cet acquis en suivant, dès qu'ils furent organisés à notre Faculté, les cours de russe. Dirais-je que, récemment, assistant au congrès de Moscou, vous deviez recevoir les félicitations de nos collègues soviétiques, satisfaits que vous ayez pu faire connaître leurs travaux en Europe occidentale ? Vos études personnelles ardues ne vous empêchaient pas de publier très régulièrement de nombreux articles et de préparer, entre autres, votre magistrale thèse sur la dynastie des Hamdanides.

Énumérer ici les quelque 70 publications que l'on vous doit serait, à n'en pas douter, une lecture longue et fastidieuse ; je préfère m'en tenir à celles qui marquent le plus votre personnalité.

Dès 1926, vous écriviez un article intitulé : *Les expéditions des Arabes contre Constantinople dans l'histoire et dans la légende*, et, je me demande si cette première enquête sérieuse n'allait pas

marquer tout le reste de votre carrière ; Je note, en effet, tout au long de votre vie : en 1935, *l'édition française de Vasiliev, Byzance et les Arabes, la dynastie amorienne* (en collaboration avec H. Grégoire), premier contact avec les savants russes et sans doute déjà en vous un vif désir de les étudier dans leur langue ; encore en 1935 : *Le traité de 1281 entre Michel Paléologue et le sultan Qald'ân* ; en 1936 : *Mutanabbi et la guerre byzantino-arabe*, ainsi que : *La guerre sainte dans le monde islamique et dans le monde chrétien* ; en 1937 : *Une lettre du Sultan Mâlik Nâsir Hasan à Jean VI Cantacuzène* ; en 1939 : *L'histoire de Byzance et les sources arabes* ; en 1950 : le tome II de l'édition française de Vasiliev, *Byzance et les Arabes* ; en 1956 : *Les aventures d'un prisonnier arabe et d'un patrice byzantin à l'époque des guerres bulgaro-byzantines*.

Mais ce qui me paraît constituer le centre de vos recherches devait vous conduire tout naturellement à rayonner autour de ce problème, c'est ainsi que vous fîtes sans doute amener à vous intéresser à un des adversaires les plus acharnés des Byzantins : Sayf ad-Dawla, chef le plus marquant de la dynastie purement arabe de Syrie : celle des Hamdanides. Vous nous présentiez ce personnage en 1934 dans votre article : *Sayf ad-Dawla. Recueil de textes relatifs à l'émir Sayf ad-Dawla le Hamdanide*, recherche qui devait vous conduire vers l'étude approfondie de cette dynastie et, assez paradoxalement, à mon sens, vous amener à en faire le sujet de votre thèse remarquable : *Histoire de la dynastie des Hamdanides de Jazira et de Syrie*, publiée en 1951, et dont vous nous promettez une suite.

Des Hamdanides aux Fâtimides, il n'y a qu'un pas que vous avez vite franchi. Sur cette dynastie, vous deviez non seulement nous révéler certains détails fort intéressants, mais surtout nous amener les sources ch'rites que les historiens attendaient avec impatience, ne possédant jusqu'alors que les sources mâlikites, qu'ils soupçonnaient, à juste titre, très tendancieuses. Ainsi, après : *L'impérialisme des Fâtimides et leur propagande*, (1942), *Le cérémonial fâtimide et le cérémonial byzantin* (1951), *La procession du nouvel an chez les Fâtimides* (1952), *L'autobiographie d'un chambellan du Mahdi Obaidallâh le Fâtimide*, (1952), *Une lettre du Calife Fâtimide al-Hafiz à Roger II* (1955), *Une famille de partisans et d'adversaires des Fâtimides en Afrique du Nord* (1958), vous nous apportiez ce que l'on attendait : *La vie de l'Ustadh Jaudhar, contenant lettres, sermons et rescrits des premiers califes fâtimides* (1958). Faut-il regretter que vous ne soyez pas allé plus avant dans l'histoire de l'Occident musulman ? la nature de votre enseignement, vos goûts personnels et aussi, peut-être, vos scrupules d'intellectuel désireux d'approfondir ce que vous croyiez bien connaître plutôt que de papillonner vous ont toujours ramené vers l'Orient et si vous avez semblé déroger légèrement à

cette règle en publiant, en 1932, un article curieux sur : *L'origine sarrazine de Bertrand du Guesclin*, vous ne deviez plus vous écarter, sauf erreur, de votre centre de préoccupation favori, même lorsque vous donniez un article sur : *Chamil et Abdelkader*, en 1957.

Mais, comment évoquer l'Orient sans toucher à Bagdad et à la dynastie des califes abbéssides ? Vous les connaissez bien également ces califes puisque vous nous avez livré l'œuvre de Sûli Akhbâr ar-Rûdî wal-Muttaql, dans le texte arabe dès 1946, et dans votre traduction en 1950.

Exploitant sans doute quelques-unes de vos nombreuses filiales vous vous êtes encore intéressé à certains aspects sociaux du monde arabe : tels *La lutte chez les Arabes* (1932), *Le riz chez les Arabes* (1959).

Enfin, vous nous avez fait connaître quelques savants de langue slave : Vasiliev, Kratchkovsky, le grand historien et arabisant polonais Lewicki, l'allemand Heiske et d'autres encore... dans diverses publications qu'on m'excusera de ne pas donner ici in-extenso.

Œuvre extraordinaire, en vérité, qui vous a valu quelques distinctions honorifiques telles que la croix de chevalier de la Légion d'honneur en 1954 et la cravate de commandeur des Palmes académiques à la dernière promotion ainsi qu'une brillante élection de Membre correspondant de l'Académie Bavaroise de Munich. Mais déjà, vous nous annoncez le tome II de vos Hamdanides et bien d'autres travaux, le temps n'est donc pas venu d'analyser l'ensemble de vos études... D'autres le feront bien mieux que je ne pourrais le faire... plus tard. Aujourd'hui, je voudrais surtout évoquer l'homme que vous êtes à mes yeux, mais je ne saurais dire ce qu'il y a de plus attachant en votre personne, est-ce cette honnêteté intellectuelle et morale qui vous astreint aux plus rigoureux scrupules, qui vous interdit toute interprétation, toute affabulation même lorsqu'elle peut paraître logique ? Est-ce cette droiture qui vous rend aveugle au mal, même quand vous l'apercevez ? Est-ce cette modestie qui a pu paraître excessive parfois à la plupart d'entre nous ? Est-ce ce bienveillant sourire qui vous accompagne la plupart du temps ? Le sourire ! Je me suis demandé bien souvent si cette manifestation propre à l'être humain n'était pas un des signes les plus évidents du caractère. Il est des sourires méprisants, pleins d'une arrogante suffisance, il en est de sarcastiques « ces hideux sourires » qui dissimulent mal la haine ou l'envie, il en est de béats, sans signification, rictus sans vie, il en est encore pleins d'une fausse modestie, sourires de Tartuffe !... Il en est enfin qui expriment une suprême indifférence, indulgents à toutes les misères humaines, souverainement acceptiques, aveugles à la lâcheté, au crime, à l'immoralité... Le vôtre, mon cher M. Canard, ne trouve place dans aucune de ces catégories car je sais, pour ma part, combien vous savez être sensible et combien

le monde qui vous entoure ne vous est pas indifférent. Vous souriez certes à la bassesse de la calomnie, elle ne saurait vous atteindre, vous prenez bien souvent « les humains pour ce qu'ils sont » sans vous tracasser des inquiétudes d'un Alceste, mais vous savez aussi vibrer, vous indignez lorsque votre haute et saine conception de l'honneur vous semble bafouée. Nos angoisses, en ces jours si douloureux, vous les éprouvez aussi bien que nous, peut-être plus même que beaucoup d'entre nous, vous assistez, impuissant, à un drame qui bouleverse votre vie, et l'imagine volontiers que parfois, comme le Calife fâlmide al-Mu'izz que vous connaissez si bien, vous pouvez vous dire : *« Je regarde à l'intérieur de moi-même, je me fais l'effet d'un fou au milieu de gens sensés ou d'un homme sensé au milieu de fous... »*.

A l'âge où la plupart des hommes songent à goûter un légitime repos, à jouir d'une retraite si bien gagnée, vous vous projetez dans l'avenir, vous poursuivez sans relâche votre labeur de savant avec la même jeunesse, le même enthousiasme, la même foi dans le lendemain. *« Celui qui ne peut plus éprouver ni étonnement ni surprise, disait Einstein, est pour ainsi dire mort, ses yeux se sont éteints... »*. Dieu merci ! votre regard est encore bien clair et vous ne voulez pas mourir et nous nous en réjouissons tous car nous attendons encore de vous la leçon de l'ancien, ces révélations glanées à travers les auteurs arabes ou russes vos compagnons favoris, ou autres anglais, allemands, italiens, espagnols au milieu desquels votre intelligence joue si habilement sur tant de divers claviers...

Voire retraite en Métropole n'est pas un abandon, nous savons que votre pensée planera souvent parmi nous, nous la sentirons comme nous sentons le souvenir de ces anciens que vous évoquez si brillamment la semaine dernière. Leur pensée réchauffe la nôtre, elle nous offre l'exemple de vies droites, de vies idéalisées par le temps, certes, mais n'est-il pas bon qu'il en soit ainsi ?..

Demain, sur les bords de la Seine où vous retrouverez les souvenirs de votre jeunesse studieuse, vous évoquerez, avec voire vieil ami, Georges Marçais, les souvenirs de votre vie commune de labeur, vous suivrez sans doute avec la même inquiétude les événements que nous vivons, mais nous savons que vous ne perdrez ni l'un, ni l'autre votre temps précieux en vaines lamentations, vous poursuivrez votre œuvre savante, vous refuserez avec la même égalité d'humeur, le même équilibre merveilleux du corps et de l'esprit, cette vieillesse qui n'a pas encore su vous atteindre. Puisse-t-elle vous oublier encore de bien longues années, dans l'intérêt de la Science que vous servez si bien et pour notre plus grande satisfaction à nous qui vous apportons, ce soir, avec notre grande estime, l'expression de notre indéfectible affection.

100. Annuaire (Algérie)
1962.

1.42
17

Suite de
Nada
~~28806~~
28806

Réponse de M. Canard

Monsieur le Doyen,
Mes chers collègues,
Mon cher ami,

Je dois d'abord remercier M. le Doyen qui a eu la délicate pensée de marquer, par une petite manifestation de sympathie, mon entrée dans un nouveau cadre, celui de l'honorariat, et mon proche départ définitif pour la Métropole. Ce m'est une occasion de lui dire combien j'ai apprécié la valeur de son amitié, de sa science et de ses talents d'organisateur et d'administrateur, et de lui faire savoir que j'aurai toujours plaisir à le rencontrer à Paris où l'appellent souvent ses multiples obligations, et à évoquer avec lui nos communs souvenirs algérois.

Je vous remercie aussi mes chers collègues, et en particulier ceux dont j'ai été le collaborateur immédiat, d'être venus m'apporter ce témoignage de sympathie. Votre présence atténuée en moi le regret de quitter la famille universitaire de la Faculté des Lettres à laquelle j'appartiens depuis plus de trente ans et qui me laissera d'excellents souvenirs. Nulle part en France, en effet, j'imagine, on ne peut trouver une Faculté où règnent une aussi bonne entente et une aussi parfaite harmonie entre collègues, des rapports aussi amicaux et aussi confiants avec la hiérarchie, une liberté aussi large dans l'accomplissement de la tâche, des contacts aussi cordiaux que ceux que nous avions aux réunions du Conseil, de l'Assemblée de la Faculté, aux séances de l'Institut d'Etudes Orientales ou d'autres organismes universitaires. Je regrette aussi de quitter les étudiants auxquels j'étais habitué et dont certains étaient en train de préparer avec moi un travail pour lequel je ne pourrai désormais leur être d'aucun secours. Je ne quitte pas non plus sans regret, en particulier, la Bibliothèque si bien organisée par M. Koelbert, sa salle des professeurs si claire et si spacieuse. Je n'aurai plus les mêmes facilités de puiser à mon gré dans les casiers de journaux et de revues, et de prendre les livres sur les rayons. Je vais avoir maintenant à travailler dans une bibliothèque inhumaine, la Nationale.

Mais je dois dire que les circonstances actuelles, les soucis qu'elles font naître au sujet de l'Algérie que je considère comme la France, me font éprouver comme un sentiment de soulagement à la pensée que mon départ m'évitera d'assister à des transformations déplaisantes à beaucoup d'égards.